The Red Parts

Autobiographie d'un procès

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Julia Deck

Maggie Nelson

FEUILLETON
Non-Fiction

Éditions
du sous-
sol

Ce livre est un récit personnel, c'est-à-dire qu'il repose sur mes souvenirs et consiste principalement en interprétations personnelles des événements, ainsi que, là où je l'ai indiqué, en leur reconstitution par l'imaginaire. Les conversations et autres événements ont été recréés pour évoquer des paroles et des faits réels, mais ne prétendent pas en être une représentation exacte.

Pour Christina Crosby et Janet Jakobsen,
qui s'entraînent au milieu du feu et font honneur au monde.

Mais il n'y a rien de caché qui ne doive être découvert,
ni rien de secret qui ne doive être connu.

Luc, 12:2

Dans toute volonté de connaître,
il y a une goutte de cruauté.

Nietzsche

PRÉFACE[01]

En ouverture du *Malheur indifférent*, un petit volume bouleversant que Peter Handke aurait écrit dans les deux mois qui suivirent le suicide de sa mère, on lit : “Voilà près de sept semaines que ma mère est morte, je voudrais me mettre au travail avant que le besoin d’écrire sur elle, qui était si fort au moment de l’enterrement, ne se transforme à nouveau en ce silence hébété qui fut ma réaction à la nouvelle du suicide. Me mettre au travail [...]. Je fais un travail littéraire, comme d’habitude, extériorisé et matérialisé en une machine à souvenirs et à formulation.”

La réouverture en 2005 de l’enquête sur le meurtre de ma tante – quoique bien moins désastreuse sur le plan psychique que le suicide d’une mère – me mit dans un état remarquablement similaire. Après avoir assisté au procès du suspect en juillet 2005, je ressentis le besoin imminent d’en consigner tous les détails avant qu’ils ne disparaissent sous l’effet de l’angoisse, du chagrin, de l’amnésie ou de l’horreur ; de me transformer, moi et mon matériel, en un objet esthétique qui compenserait, remplacerait ou ferait obstacle au morne silence où s’abolissent le souvenir et sa formulation. Ainsi donc. Après le procès, *nel mezzo del cammin*, je m’installai dans une ville qui m’était

01 — Cette préface a été écrite dans le cadre de l’édition poche parue chez Graywolf Press en 2016 aux États-Unis. *(Note de l’éditeur.)*

281431EGL_THE_RED_PARTS_CS6_pc.indd 13 01/04/2017 13:03:11

parfaitement étrangère (Los Angeles), où j'écrivis ce récit dans un état de conscience accrue, parfois dangereux pour ma santé mentale. *Le Malheur indifférent* se trouvait toujours sur ma table, à la fois un aiguillon et un guide. *Me mettre au travail.*

Quel effet produisent les années, les décennies même, sur un récit qui atteste consciemment des circonstances troublées, crues, précipitées, de sa composition et de sa publication ? Dans le cas du livre de Handke, la performance ne semble pas moins électrique, mais le temps lui confère une certaine étrangeté, celle d'une urgence psychologique suspendue, à la fois lugubre et magnifique, dans ce lieu hors du temps que crée la littérature. J'espère simplement que quelque chose de cet ordre se dégage de cette édition de *The Red Parts*, qui m'offre la double chance de protéger le livre (pour un temps du moins) contre un autre morne silence – celui de l'indisponibilité – tout en le faisant apparaître ainsi que je l'ai conçu : une étrange méditation sous pression qui explore le rapport du temps à la violence, au chagrin, et qui n'a heureusement rien à voir avec les documents d'actualité ou les témoignages à sensation.

L'un de mes objectifs consistait à réunir les événements du procès, de mon enfance, du meurtre de Jane et de l'écriture elle-même dans un seul espace-temps. Dans un passage du livre, cet entremêlement est conçu comme un lieu, "sombre croissant de terre où la souffrance est fondamentalement vide de sens, où le présent s'effondre sans prévenir dans le passé, où nous ne pouvons échapper au sort que nous craignons le plus, où les lourdes pluies soulèvent les corps de leurs tombes, où le chagrin dure toujours et jamais ne s'atténue". Je suis heureuse d'annoncer

281431EGL_THE_RED_PARTS_CS6_pc.indd 14 01/04/2017 13:03:12

que l'âpreté normative de cette image a reflué en moi, du moins pour l'heure. Mais il reste important à mes yeux de s'autoriser à vivre un temps sous sa coupe (ou de m'y autoriser moi, devrais-je dire). Je suis reconnaissante, une fois de plus, d'envoyer ces nouvelles du front.

Maggie Nelson,
Los Angeles, 2015

281431EGL_THE_RED_PARTS_CS6_pc.indd 16 01/04/2017 13:03:12

THE RED PARTS

281431EGL_THE_RED_PARTS_CS6_pc.indd 17 01/04/2017 13:03:12

L'ESPRIT MEURTRIER

Nous avons toutes les raisons de penser que cette affaire avance rapidement vers une conclusion satisfaisante.

Voilà ce que déclara au téléphone un inspecteur de la police du Michigan à ma mère, un après-midi de début novembre 2004. Après avoir raccroché, ma mère m'appela pour m'apprendre la nouvelle.

J'étais sidérée. Pendant qu'elle parlait, j'observais le couloir de mon appartement s'incliner légèrement vers le bas, comme s'il envisageait momentanément de se transformer en montagnes russes.

Ma mère était tout aussi sidérée. Elle avait reçu l'appel alors qu'elle se trouvait au volant et s'était aussitôt garée sur le bas-côté du chemin poussiéreux près de chez elle, en Californie du Nord, pour accuser le coup.

L'affaire en question était celle du meurtre de sa sœur cadette, Jane Mixer, en 1969, classée sans suite depuis trente-cinq ans. L'inspecteur lui avait expliqué que cela faisait cinq ans qu'il travaillait fiévreusement sur le dossier, mais qu'il n'avait pas voulu nous avertir avant qu'une arrestation soit imminente. Ce qui était désormais le cas.

La nouvelle était déjà choquante, mais le moment où elle tombait la rendait particulièrement perturbante.

Durant les cinq années précédentes, j'avais moi aussi travaillé fiévreusement sur le cas de ma tante,

281431EGL_THE_RED_PARTS_CS6_pc.indd 19 01/04/2017 13:03:12

quoique sous un angle différent. J'avais effectué des recherches puis écrit un livre de poésie autour de sa vie et de sa mort intitulé *Jane : un meurtre*, qui était sur le point d'être publié. J'ignorais totalement qu'on avait rouvert son dossier ; mon livre concernait une affaire classée, abandonnée par les enquêteurs depuis bien longtemps. Il parlait de comment vivre – ou plutôt, de comment ma famille vivait, de comment je vivais – à l'ombre de sa mort, qui s'était à l'évidence déroulée de façon atroce, terrifiante, mais dans des circonstances qui resteraient à jamais inconnues, impossibles à connaître.

Quand je rencontrerais pour la première fois cet inspecteur – le lieutenant de police Eric Schroeder – à l'occasion d'une audience préliminaire du suspect, Gary Earl Leiterman, le 14 janvier 2005, il m'accueillerait par une chaleureuse accolade en me disant : *Je parie que vous croyiez être seule sur l'affaire pendant toutes ces années.*

En effet, c'était le cas.

Je grandis en sachant que ma mère avait une sœur cadette prénommée Jane qui avait été assassinée, c'était à peu près tout. Je savais que Jane avait vingt-trois ans au moment des faits et qu'elle était en première année de droit à l'université du Michigan. Je savais que ma mère avait vingt-cinq ans à l'époque et qu'elle venait d'épouser mon père. Ni ma sœur Emily ni moi n'étions nées. Nous vîmes le jour en Californie du Nord, où nos parents emménagèrent suite à la mort de Jane – Emily en 1971, moi en 1973.

En grandissant, j'avais vaguement conscience que la mort d'autres jeunes femmes était plus ou moins liée au meurtre de Jane, mais j'ignorais comment. Puis, un après-midi où je me trouvais seule à la maison – je

281431EGL_THE_RED_PARTS_CS6_pc.indd 20 01/04/2017 13:03:12

devais avoir treize ans –, cherchant un livre dans le bureau de ma mère, je repérai le dos d'un ouvrage que je n'avais jamais remarqué auparavant. Presque hors de vue et de portée, le titre *Les Meurtres du Michigan*, dans une typographie tapageuse de tabloïd, contrastait violemment avec les classiques littéraires que ma mère lisait et enseignait. Je montai sur une chaise pour saisir le petit livre de poche.

Ce simple geste portait en lui son lot d'appréhension, car le premier des nombreux os que je me cassai dans l'enfance – en l'occurrence, un coude fêlé ayant entraîné une chirurgie reconstructrice et des semaines d'attelle – s'était brisé alors que j'escaladai une étagère pour attraper un livre. Cet accident s'était produit dans une librairie de Sausalito, la ville portuaire près de San Francisco où je passai les premières années de ma vie. Je n'avais que deux ans, mais je me rappelle très bien le lapin de couleur vive sur la couverture, et je me souviens de l'avoir passionnément convoité.

Après cet accident, je me mis à faire un rêve récurrent. Je me voyais tomber – ou sauter – de l'auvent de notre maison à Sausalito dans l'allée, suite à quoi je mourais. Je dus faire ce rêve très jeune, vers trois ans. Une foule de gens vient ensuite observer mon corps, qui gît en bas de l'allée comme au pied d'un abrupt amphithéâtre grec. Il m'est difficile aujourd'hui de retrouver la tonalité de ce songe : je me rappelle avoir éprouvé de l'horreur devant mon geste, une impression de détachement, une profonde tristesse, et une sensation fort désagréable à voir mon corps scruté comme un cadavre.

En couverture des *Meurtres du Michigan* il y avait un photomontage montrant un visage à la Farrah Fawcett dont la moitié apparaissait en négatif. Les

281431EGL_THE_RED_PARTS_CS6_pc.indd 21 01/04/2017 13:03:12

couleurs et le graphisme, ainsi que l'examen furtif auquel je me livrai, m'évoquèrent aussitôt un certain numéro de Playboy que j'avais longuement étudié dans les toilettes chez mon père – l'édition de la Saint-Valentin 1980, avec Suzanne Somers en couverture. Je me souviens que mon père aimait beaucoup Suzanne Somers.

J'ouvris la première page des *Meurtres du Michigan* et je lus : "Au cours d'une période de deux ans, sept jeunes femmes furent assassinées dans le comté de Washtenaw, certaines d'une façon si brutale qu'en comparaison, l'Étrangleur de Boston peut passer pour un enfant de chœur."

Je feuilletai le livre nerveusement, avide d'y trouver quelque chose, n'importe quoi, se rapportant à Jane, à ma famille. Je compris rapidement que tous les noms avaient été modifiés. Mais je soupçonnai que j'étais sur la bonne voie quand je lus :

> Un gendarme avait apporté l'album de la promotion 1968 de l'université du Michigan [sur le lieu du crime], et le sourire de la jeune diplômée Jeanne Lisa Holder, de Muskegon, Michigan, y rappelait bel et bien le visage tuméfié de la jeune femme étendue sans vie dans le cimetière de Pleasantview.

"Jeanne Lisa Holder" rappelait aussi "Jane Louise Mixer". Un masque venait de tomber.

Des années plus tard, alors que j'étais en plein dans mes recherches et dans l'écriture de *Jane*, je souffris non d'une absence mais d'une surabondance d'informations. Pas sur Jane – son meurtre restait désespérément opaque – mais sur les autres filles, dont les viols

281431EGL_THE_RED_PARTS_CS6_pc.indd 22 01/04/2017 13:03:12

et les meurtres épouvantables étaient décrits dans le plus grand détail par les journaux de l'époque, plusieurs livres à sensation et de nombreux sites Internet fascinés par les tueurs en série. On y trouvait des tableaux comme celui publié par le *Detroit Free Press*, le 28 juillet 1969, sous le titre "Scénario mortel : anatomie de sept meurtres violents", dans lequel les éléments d'information étaient classés en sept catégories : "Dernière apparition", "Lieu de découverte du cadavre", "Causes de la mort", "Autres blessures", etc. Le contenu des rubriques était à peine soutenable.

Pendant ces recherches, je commençai à souffrir d'une affliction que je baptisai "l'esprit meurtrier". Je pouvais travailler toute la journée à mon projet avec un certain détachement, recherchant avec insouciance les mots "balle" ou "crâne" dans mon dictionnaire de rimes. Mais le soir, une poignée d'images ignobles, représentant des actes atroces, m'assaillait dans mon lit. Représailles des violences faites à Jane, aux autres jeunes victimes du Michigan, à mes proches et à moi, et parfois, les plus terribles de toutes, perpétrées par moi-même. Ces images me traversaient l'esprit de façon aléatoire, mais toujours avec la force d'une gifle, comme le retour du refoulé.

Je persévérai, d'abord parce qu'on m'avait donné une date butoir : celle de la publication de *Jane*, qui aurait lieu le jour de mon trente-deuxième anniversaire, en mars 2005. Dès que j'aurais le livre en main, je me sentirais libérée. Je m'attellerais à des projets qui n'auraient rien voir avec le meurtre. Je ne regarderais plus jamais en arrière.

La réouverture du dossier de Jane mit un terme définitif à ces espoirs.

281431EGL_THE_RED_PARTS_CS6_pc.indd 23 01/04/2017 13:03:12

À l'automne 2004, je quittai New York, où j'avais vécu de nombreuses années, pour enseigner un an à l'université d'une petite ville du Connecticut nommée Middletown[01], ce qui tombait fort à propos puisqu'elle se trouvait au milieu de l'état en question, et au milieu de nulle part. Situé au rez-de-chaussée d'une maison branlante du XIXe siècle, mon appartement était magnifique et sans doute quarante fois plus grand que tout ce que j'aurais pu me payer à New York. J'installai mon bureau dans une pièce ravissante présentée par ma logeuse comme le "salon Ponderosa" – un solarium lambrissé d'acajou avec trois murs de fenêtres.

Au début du mois d'octobre, à peu près un mois avant l'appel de Schroeder, j'envoyai les épreuves de *Jane* à ma mère pour son soixantième anniversaire. J'étais nerveuse, consciente que le livre la replongerait dans une histoire qu'elle avait passé trente-cinq ans à essayer d'oublier. Plus que nerveuse. J'étais terrifiée. Comme je postai mon paquet pour la Californie, il me vint à l'esprit que ce livre n'avait sans doute rien d'un cadeau. Si elle le détestait, il pourrait même être interprété comme une tentative de gâcher son anniversaire, une bombe, une trahison.

Je me sentis incroyablement soulagée quand elle m'appela après avoir terminé de le lire. Elle était en larmes, répétant qu'elle nous serait éternellement reconnaissante, à moi et au livre. Elle me dit qu'un miracle s'était produit : bien que n'ayant pas connu Jane, j'étais parvenue à la ressusciter.

Cela me parut un miracle à moi aussi. Je n'avais jamais pensé que "ma" Jane pourrait approcher la "vraie" Jane ; ce n'avait même jamais été mon

01 — Littéralement : "ville du milieu". *(Sauf mention contraire, toutes les notes sont de la traductrice.)*

281431EGL_THE_RED_PARTS_CS6_pc.indd 24 01/04/2017 13:03:12

intention. Mais qui que fût "ma" Jane, elle était bel et bien en vie à mes côtés, depuis un bon bout de temps. Le projet de couverture était punaisé sur mon mur depuis des mois, ainsi qu'un cliché de Jane à treize ans, pris par mon grand-père. Son visage androgyne affichant une expression pleine de défi sous la lumière crue me toisait quotidiennement. Le livre contenait également de nombreux extraits de journaux basés sur les propres textes de Jane, si bien que la correction du manuscrit – tâche à laquelle j'étais occupée quand ma mère me téléphona cet après-midi de novembre – exigeait de prêter une grande attention à la voix de Jane tout autant qu'à la mienne.

Pour garantir la fidélité de mon portrait, j'avais exhumé les journaux de ma tante, et il n'était pas rare, cet automne-là, de me trouver assise sur le parquet en bois sombre du salon Ponderosa, au milieu d'un océan de pages noircies de son élégante écriture. En retournant à ces textes, je fus de nouveau frappée par sa personnalité tourmentée (souvent manifestée par un torrent de questions rhétoriques et d'autoflagellation). Elle tranchait vivement – tristement, même – avec ses qualités évidentes d'expression et sa sensibilité. Ce contraste est présent à travers tous ses écrits, de l'enfance aux années d'université. Plus que cela, il en constitue le véritable moteur. C'était en vérité ce qui m'avait donné envie d'écrire sur elle, tout autant – voire plus – que les circonstances atroces de sa mort.

> Ne crains jamais de te contredire. Mais qu'y a-t-il à contredire ? Serais-je, tout compte fait, très stupide, et ferais-je complètement fausse route ? Tu es une bonne fille, Jane. Bonne à quoi ? Qui suis-je pour en juger ? À quoi l'année 1965 a-t-elle ressemblé ? Qu'ai-je appris ?

281431EGL_THE_RED_PARTS_CS6_pc.indd 25 01/04/2017 13:03:12

> Qu'ai-je gagné ? Perdu ? Aimé ? Détesté ? Que penses-tu vraiment ? Comment t'expliques-tu toi-même ? Pourquoi ne puis-je jamais savoir ce que je serai demain ? Quel droit avons-nous au bonheur ?

Je me reconnaissais pleinement dans ces lignes, bien malgré moi. Car j'aurais préféré mettre les affres existentielles de Jane sur le compte de sa situation – une jeune fille pleine de vie, de doutes et d'ambition grandissant dans le morne contexte patriarcal des années 1950, contexte que plusieurs décennies de féminisme étaient censées avoir résolu et dépassé à l'époque où je tombai sur ses mots.

Et voilà qu'un inspecteur de police nous annonçait la découverte d'une correspondance génétique dans son dossier. Ils étaient certains d'avoir identifié le véritable coupable – un infirmier à la retraite n'ayant rien à voir avec John Norman Collins, l'homme qui avait été condamné en 1970 pour le dernier meurtre du Michigan, et dont on estimait qu'il était coupable de tous. Schroeder nous apprit que le nouveau suspect se trouvait maintenant sous surveillance et serait arrêté dans les prochaines semaines. La police avait toutes les raisons de penser que l'affaire avancerait ensuite rapidement vers une conclusion satisfaisante.

En réalité, Leiterman fut placé en détention provisoire et mis en examen pour meurtre ouvert en 2004, la veille de Thanksgiving. Il y resta jusqu'à son procès, qui débuta le 11 juillet 2005 pour s'achever le 22 du même mois. Mais au cours de ces huit mois, l'effroi qui avait accompagné mes premières incursions dans l'histoire de Jane ne se dissipa aucunement.

Il changea de forme. Il grandit.

281431EGL_THE_RED_PARTS_CS6_pc.indd 26 01/04/2017 13:03:12

Comme l'hiver gagnait Middletown, le solarium devint la pièce où contempler la neige, et l'esprit meurtrier fut de retour. Le matin, je faisais semblant d'enseigner Shakespeare à de jeunes étudiants à peine tombés du nid. Puis je rentrais chez moi, où je téléphonais à des inspecteurs de la police judiciaire et consultais fiévreusement des piles d'ouvrages empruntés à la bibliothèque de sciences de la fac pour continuer à suivre les avancées dans le dossier de Jane : *L'ADN pour les nuls*, manuels de psychologie clinique portant des titres tels que *Meurtre sexuel : homicides catathymiques et compulsifs*. Je feuilletai une seule fois les études de cas dans *Meurtre sexuel*, mais j'eus l'impression d'avoir été contaminée par une maladie mortelle. Je veillais souvent tard la nuit, incapable de dormir, arpentant le salon Ponderosa dans ma robe de chambre bleu pâle. Les glaçons du verre de whisky dans ma main tintaient pendant que je regardais la neige monter de façon menaçante derrière les fenêtres. Je commençais à me prendre pour un fantôme, étrangère à moi-même. Ce n'était pas tout à fait *Shining*, mais pas loin. Jack Nicholson, au moins, avait une famille pour assister à sa chute et le pleurer. Dans les moments les plus gais, je me sentais comme John Berryman – un atavique, un poète coincé dans une ville universitaire gothique, prof loqueteux, dépourvu de toute morale, se rendant à des fêtes sinistres où l'on s'échangeait les femmes entre collègues puis déféquant à l'occasion, ivre mort, sur la pelouse d'un confrère. Sauf qu'à Middletown, il n'y avait aucune fête de ce genre.

Bref, l'idéal de *catharsis* qui m'avait aiguillonnée de façon bien naïve, et pourtant très réelle, pendant l'écriture de *Jane,* commençait à prendre l'eau. Il se révélait enfin le subterfuge que je l'avais toujours

281431EGL_THE_RED_PARTS_CS6_pc.indd 27 01/04/2017 13:03:12

soupçonné d'être. Mon identification à ma tante – qui avait servi de fil rouge à *Jane* et résultait sans doute d'une confusion de mon grand-père, qui m'avait toujours appelée "Jane" au lieu de "Maggie" – finissait par ressembler à une mauvaise blague ou à un film d'horreur. J'avais commencé à écrire *Jane* en présumant que ma famille refoulait le souvenir de cette mort atroce parce qu'elle était incapable de faire son deuil, situation que mon livre dénoncerait finement comme un vestige morbide de notre atavisme de Scandinaves du Midwest – un scénario déprimant digne d'Ingmar Bergman, mis en scène dans la ville lacustre de Muskegon, Michigan –, et que je pourrais proposer un bien meilleur modèle à la place.

La démesure de cette entreprise m'apparaît aujourd'hui dans toute son ampleur. Les notions d'"incapacité à faire son deuil" ou de "meilleur modèle" n'éveillent plus en moi que de la perplexité. Et au-delà de la perplexité, une rage puissante, informe – une protestation furieuse, un phénomène brûlant, sauvage, incontrôlable, qui s'éveille sous ma peau.

Photo #1 :

Un cercle de policiers, tous des hommes, debout autour d'une masse couverte de tissu, le cadavre de Jane. La photo est prise derrière la clôture grillagée en regardant vers le cimetière de Denton. Les hommes sont coupés au niveau de la taille, on ne voit donc qu'une rangée de trench-coats et de chaussures noires assorties. Le corps de Jane repose à leurs pieds, sa tête et son buste dissimulés sous son imperméable. L'un de ses bras, d'une pâleur spectrale, s'en échappe pour entourer sa tête, comme si elle n'était pas morte mais simplement épuisée.

UN HÉRITAGE

Dans un de ses derniers articles de psychanalyse, D. W. Winnicott écrit : “la crainte clinique de l’effondrement est la crainte d’un effondrement qui a déjà été éprouvé.” Cette phrase a toujours été pour moi une source de grand réconfort. Pendant des années, elle m’a semblé signifier que tout est déjà joué, que nous sommes déjà passés par le point que nous craignons le plus et que nous en sommes revenus.

Récemment, j’ai compris que Winnicott ne dit en rien qu’un effondrement ne peut pas se reproduire. Je devine aujourd’hui qu’il suggère même le contraire : la crainte d’un effondrement passé peut être précisément la cause de sa répétition à l’avenir.

Pour rentrer à Muskegon aux vacances de printemps, dans les derniers jours de mars 1969, Jane mit une annonce sur le panneau d’affichage de l’université du Michigan afin de trouver un covoiturage. Elle rentrait chez ses parents pour leur annoncer ses fiançailles avec son petit ami, Phil, professeur d’économie et activiste politique comme elle. Sachant qu’ils désapprouveraient ce projet, elle venait seule afin de leur permettre de digérer la nouvelle ; Phil la rejoindrait quelques jours plus tard. Au téléphone, elle convint d’un rendez-vous avec un homme qui se présenta sous un pseudonyme. Phil lui dit au revoir vers 18 h 30 dans sa chambre, située dans le bâtiment de

281431EGL_THE_RED_PARTS_CS6_pc.indd 29 01/04/2017 13:03:12

la faculté de droit ; son cadavre fut retrouvé à environ vingt kilomètres d'Ann Arbor[01] le lendemain matin, avec deux balles dans la tête – l'une à la tempe gauche, l'autre dans la partie inférieure gauche du crâne. Après sa mort, ou dans ses tout derniers instants, elle fut violemment étranglée avec un bas qui ne lui appartenait pas. Son corps fut traîné sur la tombe d'un inconnu dans un petit cimetière rural du nom de Denton, au bout d'une allée de gravier baptisée "chemin des amoureux" par les locaux. Son pull était remonté sur sa poitrine, sa culotte baissée ; ses affaires avaient été méticuleusement disposées entre ses jambes et autour de son corps, qui fut ensuite recouvert de son imperméable puis abandonné.

Après le meurtre de Jane – le troisième d'une série de sept –, ma mère eut peur d'être la prochaine victime. Comme l'enquête fut classée sans suite, elle continua d'avoir peur. Même le fait de se rendre sur la tombe de sa sœur était source d'angoisse, la police ayant déclaré à la famille que le meurtrier pourrait bien s'y rendre lui aussi. En pleurant Jane, ils risquaient littéralement de rencontrer son assassin.

Au cours de l'écriture de *Jane*, je réalisai que son angoisse avait déteint sur moi. Un héritage. Je savais aussi, pour avoir vu quantité de films policiers, que l'inspectrice – ou, autre personnage classique du genre, la professeure d'université – devait toujours payer pour sa curiosité et sa persévérance en devenant elle-même la cible du meurtrier. *Un homme imite les plus célèbres assassins de l'histoire. L'un après l'autre. Ensemble, deux femmes doivent l'empêcher de tuer à nouveau, ou elles seront les prochaines sur la liste,* dit la bande-annonce de *Copycat*, film sur un tueur en série

01 — La ville du Michigan où se trouve le campus.

281431EGL_THE_RED_PARTS_CS6_pc.indd 30 01/04/2017 13:03:12

sorti en 1995. Sigourney Weaver y tient le rôle d'une professeure de criminologie alcoolique et agoraphobe tandis que Holly Hunter joue son pendant – l'inspectrice dure à cuire.

J'essayai de prendre avec humour mes propres fantasmes cinématographiques, dans lesquels je découvrais une pièce à conviction cruciale que les "pros" avaient négligée, ou faisais une lecture de *Jane* en libraire, face à son meurtrier caché parmi le public. Je me rappelais que l'assassin de Jane était peut-être bel et bien John Collins, et je me répétai que, même si ce n'était pas le cas, le véritable meurtrier pouvait parfaitement être mort, ou, dans le cas contraire, moisissait sans doute en prison pour un autre crime. Et même s'il était vivant et en liberté, ses chances de tomber sur un livre de poésie tournaient autour de zéro, quand bien même la photo de ma tante figurerait en couverture. Ce fut l'un des rares moments de mon existence où la marginalité de la poésie dans notre culture me sembla réconfortante.

N'importe quel psy à la noix, n'importe quel écrivain aurait pu faire remarquer que ma crainte de l'assassin fantôme de ma tante – tout comme l'espoir secret que mon livre le fasse sortir du bois – constituait une métaphore extrême et prête à l'emploi des désirs fous, des angoisses qui accompagnent l'écriture elle-même. En particulier l'écriture des histoires de famille, dont les membres préféreraient qu'elles demeurent enfouies dans le silence. Et en effet, plusieurs personnes me firent exactement cette remarque.

Tout cela me semblait assez fondé jusqu'à l'appel de Schroeder, qui mit en pièces la métaphore.

281431EGL_THE_RED_PARTS_CS6_pc.indd 31 01/04/2017 13:03:12

Quand *Jane* sortirait en librairie, au mois de mars 2005, Schroeder étudierait chaque poème avec un surligneur à la main. Nous correspondrions sur différents points – d'où je tenais mes informations sur l'heure du coup de fil que Jane aurait passé la nuit de sa mort, si je savais où il pourrait trouver le livre d'or de ses funérailles que je mentionnais dans mon texte, et ainsi de suite.

"En toute honnêteté, c'est la première fois que je lis un livre de poésie", m'écrirait-il.

Et c'est la première fois que mes écrits sont passés au crible par un inspecteur de la police judiciaire, lui répondrais-je avec tout autant d'honnêteté.

Dans les semaines qui précédèrent l'arrestation du suspect, je ne cessai de demander à Schroeder s'il pensait que Leiterman représentait une menace pour ma famille ou moi. C'était une question embarrassante : elle révélait une irrationalité réprimée depuis des lustres. Mais il me gênait encore plus d'imaginer qu'un homme qui était la source d'une angoisse transmise de génération en génération se levait chaque matin pour papoter avec femme et enfants puis mener sa petite vie, sans soupçonner le moins du monde son arrestation imminente ni tous les coups de fil échangés désormais quotidiennement entre mes proches et la police du Michigan. La police avait également insisté sur le fait qu'il ne devait à aucun prix être mis au courant de l'enquête, de crainte qu'il ne prenne la fuite, ne se blesse volontairement ou ne porte atteinte à un tiers.

Schroeder me répondit avec gentillesse. Il m'enjoignit de ne pas m'inquiéter – Leiterman ressemblait à une espèce de père Noël pouilleux, cardiaque et accro aux antalgiques. *Disons qu'il ne risque pas de s'échapper*

281431EGL_THE_RED_PARTS_CS6_pc.indd 32 01/04/2017 13:03:12

par la fenêtre. Schroeder ajouta que, même si nous ne nous étions encore jamais vus, il était prêt à parier que je serais capable de semer ce type sans problème.

Si l'on demandait à ma mère, il y a quelques années, comment le meurtre de Jane avait affecté sa manière d'élever ses deux filles, elle répondait qu'il n'avait influé en rien. Dans une interview télévisée que nous accorderions finalement à l'émission *48 Hours Mystery*, sur CBS, pendant le procès de Leiterman, ma mère déclarerait à la plantureuse journaliste qu'elle pensait avoir toujours été trop *dans le contrôle* pour que la mort de sa sœur ait affecté son comportement de manière significative. Lorsqu'elle prit conscience qu'elle n'avait peut-être pas été autant "dans le contrôle" qu'elle l'imaginait – une prise de conscience en partie due à la lecture de *Jane*, qui retrace les années où elle passait son temps à barricader les portes –, ce fut pour elle une grande source d'étonnement.

Ma mère demeure tout aussi surprise que son corps réclame de la nourriture, d'aller aux toilettes, ou réagisse à des facteurs environnementaux tels que l'altitude ou la température. Elle rêve d'un corps imperméable et autonome, qui ne soit sujet ni à des besoins ni à des désirs incontrôlables, les siens ou ceux des autres. Elle rêve d'un corps qui ne pourrait être blessé, violenté ou malade, à moins qu'il ne choisisse de l'être.

Récemment, ma mère trébucha pendant qu'elle parlait au téléphone à ma sœur Emily. Elle tomba sur le sol de sa cuisine et l'une de ses dents se brisa contre sa lèvre supérieure. Sa bouche fut méconnaissable pendant des semaines, et le nerf finit par mourir, si bien qu'il fallut dévitaliser la dent. Au téléphone, ma sœur

281431EGL_THE_RED_PARTS_CS6_pc.indd 33 01/04/2017 13:03:12

ne soupçonna même pas que ma mère était tombée, car cette dernière continua de parler tout au long de l'accident. Quand Emily et moi lui reprochons cette tentative de dissimulation, elle rétorque : *Ça n'aurait servi à rien de le dire à Emily, elle n'aurait pas pu m'aider et ça l'aurait juste inquiétée*.

Elle ajoute qu'elle était trop embarrassée par sa chute pour en parler. Je réponds que cela valait sans doute la peine d'en parler pour la simple raison que cela s'était produit. Nous pourrions tout aussi bien communiquer dans des pots de yaourt.

Quand ma mère et moi nous retrouvons sur le plateau de *48 Hours Mystery*, assises côte à côte dans un salon lambrissé de la fac de droit du Michigan – réquisitionné par CBS et garni de fruits, de thermos de café et de biscuits pour l'occasion –, c'est le dernier jour du procès de Lieterman. Nous aurons passé des semaines à regarder les photos d'autopsie de Jane projetées sur grand écran dans la salle d'audience, et j'aurais commencé à comprendre le fantasme maternel d'un moi souverain, imperméable aux aléas de l'existence.

Lors de l'audience de janvier, un médecin légiste avait décrit chacune de ces photos devant la cour. Le jury n'était pas encore constitué, et il était alors inutile de les projeter. Pendant que le légiste parlait, ma sœur et moi n'avions pu retenir nos larmes. Ma mère ne pleurait pas. Mais son corps s'effondra sur lui-même, ses épaules se courbèrent, sa poitrine se creusa. Tout son corps se transforma progressivement une coquille vide tandis que des spasmes agitaient ses genoux. Je voulais la toucher mais j'ignorais quel geste pourrait l'apaiser. Je pressai d'abord légèrement le haut de ses cuisses tremblantes, puis plaçai une main dans son dos. Elle ne réagissait à rien, isolée dans un monde au-delà du toucher, au-delà du réconfort.

281431EGL_THE_RED_PARTS_CS6_pc.indd 34 01/04/2017 13:03:12

Pendant la pause, ma sœur et moi nous enfuîmes vers les toilettes, où Emily m'avoua qu'elle pouvait à peine regarder notre mère. Elle ne supportait tout simplement pas de la voir en si grande souffrance. Je partageais son émotion, mais tus un sentiment moins noble. Je me sentais très en colère. Je voulais que notre mère affronte cette épreuve la tête haute. Je n'acceptais pas que les paroles de cet homme puissent la transformer en petite fille. Je refusais qu'elle se détourne ; je refusais qu'elle tremble. Comme je regardais ma sœur, une très belle femme, se laver les mains, les sécher puis se remettre du rouge à lèvres, j'essayai d'imaginer ce que je ressentirais à voir ses photos d'autopsie projetées sur grand écran ; à cette pensée, j'éprouvai une culpabilité qui me paralysa un instant, puis une vague de nausée. C'était la sœur de ma mère. À quoi d'autre pouvais-je m'attendre ?

"Jamais l'on ne vit rien de plus sauvage et déchaîné que ma mère, dont le chapeau, saisi par le vent, fut emporté vers le large, de telle sorte que sa chevelure formait un panache blanc. Ses jambes gainées de fil noir exposées jusqu'aux cuisses, sa jupe retroussée jusqu'à la ceinture, une main sur les rênes du cheval qui se cabrait, elle brandissait de l'autre le revolver d'ordonnance de mon père. Et, derrière elle, se brisaient les rouleaux de la mer sauvage et indifférente comme autant de témoins d'une furieuse justice", écrit Angela Carter lorsqu'elle revisite le mythe de Barbe-bleue.

Dans la version de Carter, Barbe-bleue n'assassine pas sa jeune épouse. À la place, la mère de celle-ci intervient juste à temps pour lui loger "d'un coup irréprochable une seule balle" dans la tête.

Était-ce mon secret espoir ?